

tenu la promesse et moi je me souviens, et d'autres se souviennent, et tous on se souvient des harkis qu'on nous a obligés à faire redescendre des camions qui partaient, et aussi les coups de crosse pour qu'ils ne montent pas dans les camions, leurs cris, la stupeur, l'incrédulité sur les visages, ils n'y croyaient pas, on n'y croyait pas non plus et pourtant on le faisait, les coups de crosse sur les mains pour qu'ils ne montent pas, qu'on les laisse crier, hurler, pleurer et on les a laissés parce qu'on les a abandonnés et trahis et on savait ce qui allait arriver, leur arriver, par milliers, et Idir comme les autres, Idir parmi les autres, son visage qui s'efface dans la mort des autres, de tous les autres, je sais très bien parce que moi je l'ai vu, ça, j'ai vu aussi comment par centaines on les a obligés à boire de l'essence et comment on a mis le feu et les corps qui ont brûlé comme ça – Idir est mort et moi je n'ai rien fait que de regarder ça en me demandant ce que je voyais et si je voyais et si j'entendais des hommes qu'on a trahis et le drapeau algérien et les youyous et les fous furieux de l'OAS qui traînaient dans les rues pour abattre tous les Européens qui voulaient partir, et sur les murs, l'OAS, partout l'OAS, les attentats encore, jusqu'au bout, des vitres qui s'effondrent, des corps qui tombent dans la nuit, et des chiens qui traversent les trottoirs pour un morceau de viande dans une poubelle, la poubelle qui tombe et nous autres, encore là pour quelques semaines, on attendait que ça finisse, de repartir, de quitter l'Algérie, de dire c'est fini –

et.

Je suis resté dans la voiture comme ça. Et alors tout à coup j'ai été heureux que la voiture soit bloquée dans la neige, que je ne puisse plus bouger, plus du tout. J'ai pensé qu'il fallait attendre comme ça, que c'était bon aussi, un moment, que rien ne bouge et rester comme sur un fil. Un moment j'ai écouté un peu la radio, puis rien que le silence. J'ai repensé à Bernard, à Chefraoui. J'ai repensé à Solange, qui devait être avec les gendarmes.

Je me suis dit pour la première fois que j'avais envie de retourner là-bas, peut-être, et que je voudrais voir s'il y a des fermes avec des cours carrées et presque blanches et s'il y a des enfants qui jouent au ballon pieds nus. Je voudrais voir si l'Algérie existe et si moi aussi je n'ai pas laissé autre chose que ma jeunesse, là-bas. Je voudrais voir, je ne sais pas. Je voudrais voir si l'air est aussi bleu que dans mes souvenirs. Si l'on mange encore des kémias. Je voudrais voir quelque chose qui n'existe pas et qu'on laisse vivre en soi, comme un rêve, un monde qui résonne et palpite, je voudrais, je ne sais pas, je n'ai jamais su, ce que je voulais, là, dans la voiture, seulement ne plus entendre le bruit des canons ni les cris, ne plus savoir l'odeur d'un corps calciné ni l'odeur de la mort – je voudrais savoir si l'on peut commencer à vivre quand on sait que c'est trop tard.